

En reprenant le court métrage "L'homme perdu"

Pour situer le texte : Ce texte fait suite à la projection d'un court métrage, réalisé par une amie, par ailleurs peintre, qui avait de longues années accompagné son père dans le naufrage de la maladie d'Alzheimer. Je le lui avais adressé en privé, après coup, faute d'avoir été capable de trouver des mots qui fassent sens le jour de la projection. Avec son autorisation, il me paraît utile de le mettre en ligne, cette épreuve, en acte ou en puissance, étant devenue le lot commun de tant de tant de gens qu'elle hante désormais notre société, dans cette zone de ténèbres qui est l'envers de toute culture, et où se nichent ses vérités les plus profondes.

On peut visionner la vidéo sur l'URL

https://www.youtube.com/watch?v=Z_VxVVUC4hs

Contrairement aux autres textes en ligne sur le site, les encarts sont contemporains de la rédaction, et non ajoutés a posteriori dans une perspective de contextualisation

Mots-clés : Alzheimer, in-supportable, conjuration, catharsis, permanence du sujet, création,

N. B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.
2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques.. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.
3. Les n°s de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne.

Les lignes qui suivent ont été difficiles à écrire. Je n'arrêtais pas de m'évader... de regarder les informations sur internet, de faire des réussites, ou, autre forme d'évasion, de partir en digressions, que j'ai conservées ci-dessous sous forme d'encarts.

En reprenant le film sur *YouTube*, et en essayant d'attraper au vol les lambeaux de réflexion et les impressions fugaces qui me traversaient, je me suis vite rendu compte qu'ils réagissaient moins au contenu qu'à l'existence même du film (et, je suppose, du livre, dont j'avais exprès repoussé la

lecture). À ce que peut représenter la création artistique face à la maladie d'Alzheimer d'un de ses parents, mais, au-delà, à toute une nébuleuse d'états de choses dont elle est devenue peu à peu ces dernières décennies l'emblème dominant.

J'écris "état de choses" faute de mieux. Mais ce mot "choses" vient bien à point : car en l'occurrence, il s'agit de ces états-frontière entre la chose et l'humain, là où le spectre d'une réduction de l'humain à la chose pousse une menace toujours intolérable à un degré si extrême qu'on la craint sans recours.

Ce qui me venait, c'était qu'un destin particulier attend alors les tentatives par lesquelles, bien plus généralement, bien plus banalement, nul ne peut éviter de chercher à se déprendre de ce qui est insupportable.

Habituellement, l'effet final de ces tentatives est, soit la conjuration, soit la catharsis. Et là, c'était encore autre chose, ni vraiment conjuration, ni vraiment catharsis.

Conjuration, c'est-à-dire confinement magique dans une zone qui m'est interdite, dans laquelle chacun de nous est persuadé qu'une puissance tutélaire (les parents de l'enfant, une divinité, la Science mythifiée...), en laquelle on a une confiance absolue, maîtrise ce que nous ne pouvons pas maîtriser ; ou, à défaut de cette foi, répétition inlassable de la même tentative malgré l'échec également répété – ainsi en va-t-il du rituel obsessionnel, de ces artistes qui peignent toujours le même tableau, de ces écrivains qui écrivent toujours le même roman, de ces militants politiques qui ressassent toute leur vie la même *doxa*, etc.

Catharsis, c'est-à-dire enchâssement dans un système de signes, patient feutrage de liens qui réinscrit dans le patrimoine commun de l'humanité les retours toujours réitérés de la sauvagerie.

Mais ce qui m'apparaissait, en revoyant le film, c'est que le point d'échec radical de la conjuration comme de la catharsis intervient lorsqu'est en cause le fondement même de ce qui nous permet de dire "Je" (et simultanément de dire "tu" ou de dire "nous"). Me faisant revenir à ce moment fondateur de la philosophie classique qu'est le *cogito* cartésien. Celui-là même qu'on a tant seriné aux potaches, qu'il est devenu bien difficile d'en faire retrouver l'essentiel.

De telles tentatives, il y en a de toutes sortes. Pour Christine, comme pour beaucoup d'autres, la création artistique s'impose naturellement au premier plan (sans préjudice d'autres au second ou au troisième plan). Je suis de ceux pour qui c'est la théorisation (du moins celle dont le paradigme s'est construit au fil des siècles dans la lignée de la philosophie), qui remplit la même fonction, en empruntant d'autres chemins. J'en suis presque désolé, la lourdeur en face de la grâce, l'esprit de géométrie en face de l'esprit de finesse, font toujours piètre figure. Mais chacun fait comme il peut. Et puis, entre l'un et l'autre, il y a des chaînons intermédiaires (l'élaboration psychanalytique, la création littéraire, la poésie). Je tiens toutefois à souligner que l'usage des concepts peut être aussi bien de nature conjuratoire, en se servant de l'abstraction pour évacuer l'émotion, que de nature cathartique, en apprivoisant la sauvagerie de l'émotion par le travail de liaison. En tout cas, tandis que j'écris ici-même, les mêmes émotions sans représentation qui m'ont empêché de commenter le soir de la projection du film, sont toujours là, présentes, mais cette fois prêtes à se laisser ordonner dans le filet rassurant des effets de sens.

J'ai souvent glosé sur le paralogisme pourtant grossier qui fait glisser sans sourciller Descartes de "Je pense, je suis, cela est assuré", comme limite à la capacité de douter, à "*sum res cogitans*", "je suis une chose qui pense". Cette expérience universelle en même temps qu'incommunicable d'un "je suis", qui bascule sur la vieille idée d'une "substance", d'un je ne sais quoi qui existerait au-delà de la labilité et de ce que j'éprouve et de ce que je me représente. Et elle sort d'où, cette "substance pensante", sinon de l'impossibilité où nous sommes tous de ne pas être assurés qu'elle existe bien. Nietzsche peut bien dénoncer "l'illusion des arrière-mondes" : lorsque frôler seulement une éventualité nous plonge instantanément dans un gouffre d'angoisse et de solitude, aucune critique rationnelle n'empêche de penser que "cela est puisque je ne peux pas penser autrement".

C'est l'un des enjeux primordiaux de la vie psychique, cette veille incessante pour effacer, colmater, déguiser, confiner, tout ce qui pourrait menacer cette croyance vitale dans la réalité substantielle de "Je" et, indissociablement, de l'autre-humain. Sans la garantie d'une permanence du sujet et de ses objets, et d'une permanence du lien entre eux, chacun de nous disparaît instantanément : et l'abolition de cette permanence est, au pied de la lettre im-pensable, puisqu'elle abolit en nous celui qui pourrait tenter de la penser.

Je sais que tout ça a l'air abstrait et désincarné. Mais lorsque nous saute à la figure qu'un agencement de molécules provenant de la défaillance d'un autre agencement de molécules, sur lequel on comptait sans même le savoir, sans même le connaître, a fait s'abolir sous nos yeux, ou du moins a réduit à une épaisseur diaphane, la permanence à soi-même d'un objet auquel on tient, sa capacité à nous reconnaître et à nous nommer, la fluidité de son rapport au monde... c'est une abstraction qui prend fichtrement corps.

Alors, puisque ni la conjuration, ni la catharsis ne sont plus disponibles, et s'il nous reste encore assez de pulsion de vie pour ne pas nous-mêmes nous laisser glisser dans la déliaison généralisée, on s'agrippe à un mixte des deux. C'est-à-dire que faute de pouvoir inclure dans la trame du sens ce trou noir dont on ne peut rien faire, il reste à penser autour. À tresser en guirlandes toutes les bribes de sens qu'on peut trouver, et à en rajouter le plus possible dans l'épaisseur, comme l'huitre enrobant de nacre le grain de sable importun, combinant ainsi les vertus de confinement de la conjuration et les vertus de liaison de la catharsis.

Bien sûr, pendant que je regardais le film, ces pensées ne faisaient que s'esquisser. Mais voilà que du coup, des éléments du contenu venaient s'y couler tout naturellement. « Une question

Ça me fait associer sur les racines historiques de la notion de chaos – qui, comme "tohu bohu" nous évoque l'extrême du désordre, - sauf que "*tokbou vebokbou*" veut dire en hébreu "désert et solitude" et que "Khaos" veut dire en grec "gouffre". Comme si le désordre, la béance, le vide et la solitude n'étaient que des facettes d'un même objet d'effroi, que la diversité des cultures attrape tantôt par une connotation tantôt par une autre.

d'être, d'identité »... » ; « la création qui vient de soi, et s'adresse aux autres, mais ce n'est pas un acte généreux... » (tout ce qui est pour moi est pour l'autre, tout ce qui est pour l'autre est pour moi...) ; la spirale concentrique de plus en plus proche, de plus en plus rapide arrivant jusqu'au centre gribouillé en un point noir épais avant que le trait se libère vers l'extérieur comme la pierre de la fronde... Comme si après m'être mis à distance de la création elle-même, tant l'irréductibilité du trou noir avait pour moi d'abord occupé tout l'espace, je m'étais autorisé à participer à cette restauration partielle d'une humanité commune.

D'autres liens se sont ensuivis, en particulier autour de ce qui se revisitait et se remaniait des trois grandes polarités qui organisent nos vies (la différence des générations, la différence des sexes, la dialectique de la vie et de la mort). Mais je ne voulais pas y noyer ici ce qui m'était apparu en premier et qu'il me fallait dire.

Et pourtant nous sommes cernés de telles menaces. La perte de conscience dans le sommeil, la démence, la mort, la naissance même (le passage de l'inexistence à l'existence n'est pas moins impensable que celui de l'existence à l'inexistence)... Et sans parler des savoirs dont nous envahit de tout côté la science contemporaine, qui, à tous les étages, (de la physique quantique aux sciences sociales, en passant par la physique atomique et moléculaire, la biochimie, les neuro-sciences, etc.) nous fait toucher du doigt que tout ce qui semble avoir la permanence et la solidité d'un objet, ou même d'une "substance" au sens banal du terme (et le glissement sémantique du sens philosophique originel au sens commun en dit long), est le produit d'un incroyable ballet chaotique d'interactions dont émergent aléatoirement des régularités auto-reproductrices, des îlots de négentropie dans un océan d'entropie ; et qu'ainsi les îlots de stabilité relative apparaissant à chaque niveau peuvent être repris par le niveau suivant comme les briques élémentaires où à nouveau des interactions chaotiques font émerger des îlots de stabilité qui à leur tour... etc.